

Puis, après avoir porté sur ses côtes les riches dépouilles des animaux sauvages, ces fourrures que l'on échangeait contre l'eau de vie et les armes à feu, il porta bientôt et les chênes et les pins géants élevés à nos forêts vierges.

Au commencement de notre siècle, à peu près deux cents ans après la première description de l'Ottawa donnée par Champlain, il n'y avait encore qu'une petite bourgade à l'endroit où devait s'élever Bytown.

Plus tard, une ville bien petite et bien modeste est fondée par l'homme entreprenant et intelligent, à qui nous devons le canal du Rideau. Quelques marchands, quelques ouvriers, quelques soldats, formèrent la population, à laquelle s'ajoutèrent de temps à autre les troupes bruyantes de nos voyageurs et de nos forestiers.

Puis, un jour, la petite ville changea le nom de son fondateur pour celui du fleuve qui coule à ses pieds, et devint la capitale d'une bonne moitié de l'Amérique du Nord.

En adressant la parole aux membres de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa, il m'est impossible de ne pas songer qu'ils renouvellent aujourd'hui, dans une certaine mesure, la prise de possession qui fut faite, il y a si longtemps, de ce promontoire, de ce site, qui ne le cède en beauté qu'à un seul autre en Amérique, celui de la ville fondée par Champlain lui-même sur les bords du Saint-Laurent.

Non pas qu'aujourd'hui ce site, cette ville, ce vaste territoire doivent appartenir à eux seuls, non pas qu'ils doivent voir avec jalousie ceux d'une autre race, d'une autre langue, d'une autre religion qui, pénétrant presque de suite après la conquête dans l'intérieur du pays, y ont fondé cette grande et puissante province d'Ontario; mais bien parce que au centre de la Confédération, sur les confins des deux provinces les plus importantes, il leur convient d'affirmer l'existence et la vitalité de leur nationalité, et parce qu'ils ne sauraient le faire d'une manière plus heureuse et plus inoffensive qu'en élevant ce nouveau sanctuaire aux lettres françaises sur la rive sud de l'Outaouais.

Déjà de nombreux monuments, églises, collèges, couvents, hôpitaux, écoles, de toutes sortes se sont groupés comme par enchantement autour des magnifiques édifices qui font l'orgueil de notre nouvelle puissance; déjà nos compatriotes ont pris dans le commerce, dans l'industrie, dans la politique de la nouvelle capitale, dans la colonisation des deux rives de l'Ottawa, une part importante; ils consacrent aujourd'hui tous ces progrès, ils complètent leur organisation sociale en couronnant les travaux d'un groupe ardent, intelligent, et persévérant de jeunes littérateurs, en réalisant ce qui était depuis si longtemps le rêve de leur ambition si noble et si désintéressée.

Permettez-moi de vous le dire, Messieurs de l'Institut, vos progrès ont étonné les autres sociétés littéraires qui ont répondu à votre appel, et qui sont venues assister à votre triomphe tout en vous enviant votre succès. Elles se demandent comment avec si peu de ressources apparentes, avec tant d'obstacles à vaincre, comment au milieu de tant d'autres préoccupations, de tant de sujets de distraction, vous avez pu faire si bien et si vite un aussi grand travail.

La réponse est facile: elle se trouve dans trois mots qui mériteraient d'être votre devise: union, dévouement, persévérance.

L'union vous a permis de concentrer vos efforts, de les diriger vers un même but.

Que de choses du même genre ont été tentées ailleurs et qui n'ont pas pu réussir ou qui après avoir eu un commencement, un semblant de succès, sont tombées, ont disparu parce que l'on a éparpillé ses forces, parce que l'on s'est défié les uns des autres, parce que l'on a cherché à aggraver les dissensions résultant des tendances de l'esprit humain qui ne sauraient en toutes choses être les mêmes.

N'est-ce pas assez, Messieurs, que de revendiquer une même origine, que de parler une même langue, que de croire aux mêmes dogmes, que d'aimer de tout notre cœur une même et noble patrie, faut-il parce que les uns auront quelque préférence pour une école littéraire ou politique, d'autres pour une autre, se diviser et laisser incomplet le monument élevé au prix de tant de peines et de sacrifices?

Pour vous tenir ainsi unis que de générosité mutuelle, que de délicates attentions, que d'ingénieuses précautions il a fallu que vous apportiez constamment les uns envers les autres! Se ménager, se concilier, se combattre même sans se blesser, que cela est difficile et cependant que cela est essentiel! La condescendance, le bon vouloir réciproque, ce n'est rien en apparence; c'est tout en réalité.

Du reste, ce sujet est un de ceux sur lesquels il faut glisser et ne pas appuyer. Le silence, la discrétion sont les plus sûres garanties de la paix et de la concorde. Je me hâte donc de passer au second talisman qui a contribué à vos merveilleux succès.

Le dévouement! Oh, me dira-t-on, le dévouement envers les choses de l'art, de la science, de la littérature, cela est bien facile, cela va de soi-même pour peu que l'on ait l'esprit bien fait et le cœur bien placé. Qu'y a-t-il de plus fascinateur que l'éloquence et la poésie? De plus enivrant que la musique, de plus absorbant que les sciences morales et politiques, de plus intéressant que les recherches historiques et scientifiques?

Cela est vrai, Messieurs, une fois que l'on s'y est livré. La chose pour un grand